

PAUL PELCKMANS

LA MÉMOIRE GRÉCO-LATINE DANS LES RÉCITS DE VOYAGE

Potocki voyageur n'en finit pas de confronter ce qu'il découvre en cours de route à ses très copieux souvenirs de lecture. Que les réminiscences gréco-latines s'y taillent la part du lion est tout sauf surprenant. Le comte Jean est un voyageur érudit, qui lit les Anciens dans le texte et qui voyage, entre autres, pour découvrir la très ancienne histoire de peuples restés longtemps sans écriture ; leurs noms ou leurs us et coutumes originaux ne sont donc guère documentés que chez des auteurs comme Hérodote ou Strabon. Le voyageur les emporte dans ses bagages et se plaît à constater que bien des choses ont subsisté telles quelles au fil des siècles.

Un historien des sciences à l'époque de l'Ancien Régime ne manquerait pas de reconnaître dans une telle recherche, qui « n'a d'autre fin que de trouver des identités » et de découvrir partout « un même ancien¹ », un type de curiosité qui remonte au moins à la Renaissance. Elle se prolonge ici derrière une bonne moitié des allusions antiques de notre voyageur. La présente étude voudrait s'attarder plutôt aux quelques dizaines de notations qui ne se contentent pas d'enregistrer ce genre de récurrences et où l'on peut donc espérer découvrir quelques accents plus « personnels ».

Ce n'est évidemment pas toujours le cas. L'aubaine reste même assez rare : bon nombre de ces allusions se contentent de convoquer

1] F. Rosset et D. Triaire, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, GF Flammarion, 2004, p. 274.

d'un mot, qui est le plus souvent un nom propre, des souvenirs mythologiques et littéraires, qui faisaient alors partie d'un bagage culturel évident, que le comte Jean partageait avec tous ses lecteurs. Un sultan barbare « trouvera probablement aussi son Suétone » (*Œuvres*, I, p. 146)² ; son prédécesseur plus modéré était en comparaison « un Titus » (*Œuvres*, I, p. 153) ; les colons heureux d'une ville russe fondée récemment au pied du Caucase habitent « une nouvelle Salente » (*Œuvres*, II, p. 107). Ces raccourcis disent d'un mot ce qui, à défaut, demanderait des circonlocutions laborieuses ; d'autres phrasés moins sommaires évitent un terme direct qui braverait l'honnêteté. Au Maroc, « les femmes se sont vouées en secret au culte de Lesbos, & les hommes en rendent un assez public à l'échanson des Dieux » (*Œuvres*, I, p. 116) ; le sultan Muley Abdallah se faisait même « gloire d'avouer ces goûts » et on aurait « de lui plusieurs pièces de vers dont le sujet est le même que celui de l'églogue de Corydon à Alexis » (*Œuvres*, I, p. 152).

Les souvenirs littéraires viennent aussi à caractériser certains aléas du voyage. À telle étape au Maroc, le vent brûlant du Sahara tout proche « donne une soif aussi inextinguible que celle de Tantale » (*Œuvres*, I, p. 124). Il faut déjà un peu plus de lecture pour comprendre que les « inondations du Volga », qui noient à moitié des forêts entières, font penser au « déluge décrit par Ovide » ; le voyageur explicite donc son rapprochement : « Les poissons y sont réellement sur les arbres et y font la guerre à diverses espèces de rats qui vont s'y réfugier » (*Œuvres*, I, p. 24).

Lors d'une autre étape, le voyageur se félicite d'arriver heureusement à destination « nonobstant la pétulance de (ses) coursiers qui, semblables à ceux de Phaéton, pendant toute la route n'ont fait que ruer et mordre » (*Œuvres*, II, 175). Les choses auraient pareillement pu tourner très mal quand le cheval d'un Cosaque qui escorte la « chaise » du voyageur « fit un écart qui jeta bas son cavalier. Il n'y manquait qu'une fin tragique pour en faire la parodie de l'aventure d'Hippolyte » (*Œuvres*, II, p. 131). Le cheval avait paniqué à la vue d'un monstre marin, en l'occurrence « un boniton réellement monstrueux » qui mesurait « quatre empan » (*Œuvres*, II, p. 132) et que le débordement d'un bras de rivière avait malencontreusement amené « sous les pieds des chevaux » (*Œuvres*, II, p. 131). On ne s'étonne pas trop que la mort du Cosaque, qui aurait fort bien pu se rompre le cou, n'aurait jamais fait

2] Sauf mention contraire, toutes les références aux œuvres de Jean Potocki sont tirées de l'édition critique, *Œuvres*, éd. par Fr. Rosset et D. Triaire, Louvain, Peeters, 2004-2006, six vol.

qu'une *parodie* de la fin d'Hippolyte : il ne se serait toujours agi que d'une catastrophe plébéienne...

Référence érudite tant qu'il s'agit d'Hérodote ou de Strabon, l'antiquité de nos récits de voyage est aussi une référence familière, que le comte Jean partage le plus souvent sans véritable surprise avec son public d'honnêtes gens. Le voyageur vient pourtant aussi à noter quelques réflexions qui ont dû dérouter au moins un instant le tout-venant de ses lecteurs.

Ils ont pu s'étonner tout d'abord que Potocki, qui avait besoin de ses Anciens pour découvrir les permanences immémoriales dont il est friand, ne les croit pourtant pas toujours sur parole. Il s'agit quelquefois d'une critique historique assez élémentaire³, qui se voit obligée, par exemple, de trancher entre deux traditions sur la localisation du jardin des Hespérides ; le choix du comte Jean se singularise tout au plus parce qu'il s'appuie sur un argument très personnel :

Larache est l'ancien Elleraïs, où quelques anciens ont placé le jardin des Hespérides ; mais il me semble avoir lu dans Diodore de Sicile que ce jardin était en Lybie, & je suis porté à me ranger à son avis, car je me rappelle d'avoir mangé à Tripoli des oranges que je préférerais à celles de Malte. (*Œuvres*, I, p. 129)

Le souvenir permet de faire l'économie d'une comparaison suivie entre Diodore et les « quelques anciens » ; on peut se demander, il est vrai, si les érudits qui se seraient plus classiquement livrés à un tel parallèle n'auraient pas été, pour la plupart, bien empêchés d'invoquer des souvenirs de Djerba...

Il est plus inattendu de voir Potocki douter de deux notations de Pline l'Ancien, qui ne sont cette fois concurrencées par rien et que les informations que le voyageur recueille à son tour sembleraient plutôt confirmer. Il s'empresse alors d'interroger ses interlocuteurs marocains sur une Afrique profonde qu'il ne verra jamais, et apprend ainsi quelques détails qui leur viendraient de marchands de Tombouctou et qu'il croit reconnaître. Cela ne suffit pas pour le convaincre :

Je crois avoir lu ces deux histoires dans Pline ; ainsi, ou les faits sont véritables, ou les noirs sont depuis dix-sept cents ans dans l'habitude de faire les mêmes contes aux voyageurs & aux curieux. (*Œuvres*, I, p. 100)

3] Voir aussi *Œuvres*, II, p. 97, où Potocki renvoie à ses *Fragments géographiques et historiques sur la Scythie* (1797), et *Œuvres*, II, p. 115, où il croit reconnaître un animal décrit par Strabon, mais rejette en même temps un détail de sa description qui lui paraît par trop fabuleux.

Il n'était pas encore indécent, au XVIII^e siècle, d'insinuer que *les noirs* sont depuis toujours fabulateurs ; le voyageur suggère par la bande que le grand Pline aurait parfois fait preuve d'une crédulité naïve, que lui-même ne partagerait donc plus. Il découvre, quelques cinq ans plus tard, que d'autres Anciens, moins casaniers que Pline, se seraient montrés tout aussi crédules au pied du Caucase :

Les Grecs n'allaient point faire le tour des glaciers de Grindelwald et de Chamouny. Ils n'avaient vu que leurs taupinières de Parnasse et d'Olympe. Ceux d'entre eux qui venaient au Phase et à Dioscourias devaient sans doute être frappés d'un si grand obstacle et facilement adopter les opinions des Orientaux qui y plaçaient la scène de leurs récits mythologiques. (*Œuvres*, II, p. 96-97)

Les Grecs *y plaçaient* donc, pour leur part, *la scène* du supplice de Prométhée, qu'ils imaginaient « enchaîné au fond du vallon » entre les deux pics du mont Elbrous « en sorte que chaque bras était rivé à l'un des sommets » (*Œuvres*, II, p. 127). Le comte Jean aime découvrir sous les mythes de très anciens souvenirs historiques déformés et serait donc plutôt évhémériste ; les Grecs ébahis par le Caucase y étaient allés très fort en imaginant un Titan aux dimensions vraiment gigantesques.

Le Parnasse et l'Olympe sont au propre comme au figuré des hauts lieux de la mémoire antique. Potocki s'amuse à y voir des *taupinières* et s'écarte ainsi d'un respect très partagé en cette fin du XVIII^e siècle : les Grecs et les Romains restaient, pour la plupart de ses contemporains, largement exemplaires et le paraissent peut-être même un peu plus à une époque où des artistes comme David, Thorwaldsen ou Canova cherchaient plus que jamais à marcher dans leurs pas. Nos récits de voyage ne participent pas de ce « néoclassicisme » : le voyageur connaît bien ses classiques et aime s'en souvenir, mais est loin de les admirer inconditionnellement et sur toute la ligne.

La science antique lui paraît ainsi complètement déphasée. Elle se survit dans quelques écoles marocaines, « où l'on enseigne les Éléments d'Euclide, un peu d'Algèbre & l'astronomie de Ptolémée, qu'ils appellent ici Bathalmios » (*Œuvres*, I, p. 113) ; la déformation du nom propre achève de prouver qu'elles dispensent un enseignement suranné. Le « petit rabbin de Miquenez⁴ », qui se montre très ferré sur « la

4] Voir, entre autres, sur cet épisode, quelques beaux paragraphes d'É. Klene, *Jean Potocki. L'homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016, p. 156-157.

philosophie d'Aristote », s'entend dire de même qu'elle n'a plus trop cours :

Je lui répondis qu'en Europe, on avait depuis longtemps abandonné les subtilités pour s'adonner aux expériences : qu'on avait laissé les raisonnements et perfectionné les instruments. Je lui expliquai quelques expériences sur l'électricité, sur les substances acrifformes, l'usage des conducteurs, &c. Il m'écoutait avec une admiration mêlée de regrets, & je ne pus que déplorer le sort de ce vieillard qui avait consumé dans d'inutiles labeurs les forces d'un esprit, qui peut-être en Europe eut suffi pour en faire un savant distingué. (*Œuvres*, I, p. 104)

La réponse paraît d'autant plus caractéristique qu'elle oublie allègrement qu'en Europe non plus Aristote n'avait toujours pas disparu, loin de là, de l'enseignement des universités. Potocki n'y pensait sans doute même pas : il devait estimer, en homme des Lumières sûr de son fait, que le vieux débat entre *subtilités* et *expériences* était tranché depuis longtemps en faveur des secondes. Assurance au demeurant si répandue parmi les Philosophes qu'on féliciterait plutôt le comte Jean d'avoir gardé l'esprit assez ouvert pour reconnaître que son *petit rabbin* avait en lui l'étoffe d'un *savant distingué*.

L'héritage artistique des Anciens semble à première vue un peu moins *abandonné*. Les divers périple du voyageur le découvrent plutôt rarement *in situ*. Quand cela arrive par exception à Taman, où les Grecs avaient fondé une colonie sur la côte orientale de la mer Noire, le ton semble pour une fois uniment admiratif :

Il faut convenir que c'était une superbe idée des Grecs de surmonter leurs promontoires de quelque édifice fait pour donner dans la vue. C'était un temple, une statue ou une colonne. Et leurs côtes ainsi décorées annonçaient de loin aux navigateurs qu'ils allaient aborder dans la patrie des arts. (*Œuvres*, II, p. 134)

Ce bref moment d'admiration inconditionnelle concerne en fait une œuvre disparue, dont le voyageur, qui a découvert son existence chez Strabon, ne retrouve sur place qu'un « trou carré, qui certainement doit avoir recelé une base » (*Œuvres*, II, p. 134) ; on dirait donc presque qu'il l'admire si bien, de confiance, parce qu'il peut déverser du coup son humeur médisante sur les barbares qui l'ont détruite :

Où est le monument de Satyrus ? Demandez-le aux humains, race destructive, véritables enfants qui touchent, gâtent et brisent tout. Sortir une base de ce trou carré

était un ouvrage difficile, mais rien ne leur coûte lorsqu'il s'agit d'anéantir. (*Œuvres*, II, p. 134)

Il vient ailleurs, devant quelques tableaux hollandais « assez médiocres » dont les ciels feraient « illusion sur leur mérite », à suggérer une explication *très* prosaïque de la haute réussite de la statuaire grecque :

Partout les artistes ne rendent bien que ce qu'ils ont continuellement sous les yeux, & voilà pourquoi nos sculpteurs ne peuvent atteindre à la perfection des Grecs, qui voyaient sans cesse le nu, grâce au costume & aux exercices de la Gymnastique ; c'est ainsi que le plus ignorant barbouilleur, un enfant même, peut dessiner un visage, dont les proportions se fixent dans la mémoire, par le continuel usage de les fixer, & l'on verra plus loin que les Slaves, qui étaient des enfants pour l'art, se tiraient assez passablement d'une tête, mais ils les accompagnaient de corps & de mains effroyables ; il en était de même chez les Égyptiens, leurs têtes en basalte sont souvent d'une grande beauté & le reste n'y répond point. (*Œuvres*, I, p. 221)

La *perfection des Grecs* serait ainsi le fait d'un simple hasard culturel, leur talent ne dépassait pas forcément celui du *plus ignorant barbouilleur*. On admettra qu'à l'époque de Winckelmann, il était difficile d'en dire moins⁵.

L'Antiquité de la fin du XVIII^e siècle est aussi un idéal politique, qui fournit des devises enflammées à ses diverses révolutions. Quand le voyageur se détourne de son chemin pour aller voir celle de Hollande, il assiste seulement à ses ultimes soubresauts, où les patriotes bataves, qui avaient chassé leur prince d'Orange, se replient assez piteusement devant les régiments prussiens venus le rétablir : la Hollande n'aura pas eu son Valmy. Le voyageur conclut donc que le reportage qu'il croyait « consacrer aux efforts de la liberté s'est trouvé n'être que le bulletin de ses derniers moments » (*Œuvres*, I, p. 78). Son mot de la fin suggère aussi qu'il pourrait bien ne pas trop le regretter :

5] Le voyageur découvre aussi quelques statuettes de style grec dans les collections wendes qu'il visite en Basse-Saxe : des « princes Slaves » auraient eu parfois le snobisme de se faire « faire de petites idoles sur des modèles antiques ». L'exemplaire le plus réussi est un « Silène d'un beau style », pour lequel Potocki imagine un usage plutôt dérisoire : « Il est probable que quelque beau buveur d'entre les seigneurs slaves en avait fait son amulette et la portait à son cou » (*Œuvres*, I, p. 262). Il est vrai que l'ironie, cette fois, ne compromet pas forcément les originaux grecs de ces amulettes...

Si dans ce siècle de philosophie, les cœurs calmés par des jouissances paisibles ne paraissent plus dignes d'être l'asile de cette divinité, qui n'opérait des miracles dans Rome & dans la Grèce qu'à la faveur du culte le plus fanatique & le plus sanguinaire, l'opinion semble prendre sa place et amener les mêmes résultats, je veux dire la liberté individuelle, & cette espèce d'égalité qui fait que chacun est quelque chose, & sent la dignité de son être. (*Œuvres*, I, p. 78)

Potocki distingue ainsi deux libertés, dont la première, pour être une *divinité* et donc peut-être un idéal sublime dont ses contemporains ne seraient plus *dignes*, ne présentait pas que des avantages : elle se serait établie chez les Anciens à *la faveur du culte le plus fanatique & le plus sanguinaire*. Les dévots révolutionnaires de Brutus et de Scaevola ne faisaient pas ce rapprochement ! Le comte Jean, pour sa part, semble du coup bien près de préférer une *liberté individuelle* et une *espèce d'égalité*⁶ qui seraient certes de signature plus récente, mais auraient au moins pour elles de s'imposer de façon moins sanglante :

L'opinion ne renverse point les trônes, mais elle en affaisse les marches au point que le désir d'y monter n'est même plus le motif des crimes dont il a longtemps été l'excuse. (*Œuvres*, I, p. 78)

Évitons, bien sûr, de surinterpréter un paragraphe qui est, comme toutes les réflexions de nos récits de voyage, un propos à l'emporte-pièce. Potocki ne précise pas les liens entre la vertu républicaine de la cité antique et ses cultes : ils ont pu lui sembler évidents mais ne le sont pas vraiment, à y réfléchir. On se demande, de même, pourquoi ce serait précisément *l'opinion* qui amènerait le triomphe de la seconde *liberté* moderne ; encore une question que le voyageur ne se pose pas... Sa notation un peu rapide n'en annonce pas moins, avec deux bonnes décennies d'avance, quelques célèbres analyses de Benjamin Constant sur la liberté des Modernes et le décalage qui la sépare de celle des Anciens. Leur politique serait ainsi à peine moins déphasée que les *subtilités* qui leur tenaient lieu de science...

La seule notation un peu plus concrète du voyageur sur la politique des Anciens affleure, une fois de plus très ponctuellement, quand il découvre, une dizaine d'années plus tard, que « les jeunes princes du

6] N'oublions pas que ce phrasé n'avait pas encore, sous la plume du voyageur, la résonance qu'il a aujourd'hui : en 1787, la célèbre devise qui les juxtapose à jamais n'existe pas encore.

Caucase ne sont jamais élevés chez leurs parents » (*Œuvres*, II, p. 185) et contractent par la suite des obligations très strictes à l'égard des maîtres qui les avaient pris en charge. Cette dette de reconnaissance serait, parmi ces peuplades à l'éthique des plus frustes,

la plus saine partie de la morale, gâtée cependant par le goût pour le brigandage. On m'a assuré que le premier usage que le jeune Télémaque fasse des leçons de son Mentor est de s'enfuir de chez lui après l'avoir volé, ce qui comble de joie toute la famille. Voilà des choses auxquelles Fénelon n'aurait jamais pensé, mais qui sont pourtant dans l'esprit des lois de Lycurgue. (*Œuvres*, II, p. 186)

Lesdites lois, qui stipulaient elles aussi que les enfants ne devaient pas grandir auprès de leurs parents mais les confiaient plutôt aux institutions de la cité, se montraient en effet très indulgentes à l'égard de jeunes voleurs : leurs méfaits prouvaient leur adresse et s'inscrivaient, semble-t-il, dans une sorte de rite de passage⁷. Lycurgue tenait en revanche assez peu au respect de la propriété privée, que son régime quasi communiste reconnaissait à peine. Les Caucasiens ne devaient pas se réclamer de beaucoup de principes pour applaudir avec *joie* aux vols de leurs progénitures. Le comte Jean préfère oublier l'écart pour mieux égratigner l'auteur du *Télémaque* : Fénelon n'aurait en effet *jamais pensé* que la sagesse des grands législateurs grecs entérinait de fait bien des archaïsmes ! Potocki risque cette énormité ; le hasard faisant bien les choses, elle se trouve consoner aujourd'hui avec des analyses plus récentes, qui aiment découvrir que les Grecs auront prolongé à plus d'un égard des réflexes très primitifs...

Il serait évidemment absurde de prétendre découvrir en Potocki un « précurseur » de nos hellénistes contemporains. Le comte Jean est sans doute « moderne », mais l'est surtout au sens où l'on pouvait l'être déjà un siècle plus tôt, au temps de la fameuse Querelle. Tout comme Charles Perrault, le voyageur connaît très bien ses Anciens et reconnaît volontiers leur mérite quand il y a lieu ; l'un et l'autre estiment, en même temps, que leur exemple ne fait pas loi et que tels savoirs ou usages plus récents peuvent être préférables aux leurs et ont pu, en ces cas, les remplacer avantageusement. Les notes critiques que nous venons de gloser ne sont jamais que des notations incidentes, des mots

7] Voir p. ex. M. Sartre, *Histoires grecques*, Paris, Seuil, 2006, p. 153-158.

d'humeur, voire de simples plaisanteries⁸, que le voyageur indique plus qu'il ne les élabore et qui ne cherchent pas à faire système. Elles témoignent d'une exemplaire ouverture d'esprit, mais n'opèrent aucune véritable percée.

Les notes positives sont, à première vue, moins fréquentes. Le voyageur note surtout ce qui risque de surprendre son monde, et rejoignait, quand il admirait les Anciens, un consensus très partagé, qui pouvait aller sans dire. Quand il fait escale, au début de son *Voyage en Turquie*, dans le décor de l'*Iliade*, il n'est pas besoin d'ajouter qu'il admire Homère : cela va, très littéralement, sans dire ! Potocki note donc seulement, ce qui était moins prévisible, qu'à défaut de vestiges, il avait dû se contenter d'admirer des paysages et qu'il n'en était pas trop fâché :

J'y voyais les champs où l'heureux Paris avait gardé ses troupeaux ; les cèdres qu'Hector balançait dans ses mains ; le laurier qui a conservé ici le nom de Daphné, & toutes ces choses faisaient revivre en moi l'idée de l'antiquité, mieux que n'eussent fait des marbres et des colonnes. (*Œuvres*, I, p. 43)

Ne scrutons pas trop ce *mieux* : Potocki a pu apprécier surtout sa saveur paradoxale, qui ne l'empêche d'ailleurs pas, comme nous l'avons vu, de regretter « le monument de Satyrus » (*Œuvres*, II, p. 134) du promontoire de Taman. Il s'en console alors « devant un tas de marbres », où il découvre un « monument » plus modeste qui lui paraît

intéressant par sa touchante simplicité. C'était une petite colonne avec l'inscription suivante : *Ci git un jeune Ionien*. Cela vaut le *Et moi aussi je fus en Arcadie*. Les Grecs étaient maîtres en toutes grâces. (*Œuvres*, II, p. 134)

L'admiration, qui s'énonce cette fois en toutes lettres, paraît, à y réfléchir tant soit peu, excessive : il n'est pour le moins pas évident que l'inscription funéraire qui prouve ici cette maîtrise soit vraiment si *touchante*. On se demande, du coup, si Potocki ne l'apprécie pas avant tout parce qu'elle figure sur un chef-d'œuvre inconnu, dont les lecteurs du *Voyage à Astrakan* ignorent forcément jusqu'à l'existence. Sur

8] Voir p. ex. : « En vérité lorsque l'oracle de Delphes a dit à Socrate qu'il était le plus sage des hommes, il ne lui a fait encore qu'un compliment très médiocre » (*Œuvres*, I, p. 161).

ce site au bout du monde, il savoure l'orgueil inespéré d'annoncer une belle découverte⁹...

Tout se passe, en effet, comme si Potocki se laissait surtout aller à des louanges explicites des Anciens quand ses mots élogieux se réverbéraient, pour ainsi dire, sur lui-même et notamment, semble-t-il, sur ses travaux de savant, dont il aura souvent attendu sa gloire la plus durable. On s'étonne donc peu que ses coups d'encensoir les plus appuyés aillent à Hérodote : comme le comte Jean n'en finit pas d'admirer, autour du Caucase, la justesse des célèbres chapitres du *Livre IV* de *L'Enquête* sur la Scythie, son propre voyage devient comme une double de celui de son grand prédécesseur. D'où, parmi d'autres notations plus ponctuelles¹⁰, cet éloge qui a quelque chance d'être le paragraphe le plus enthousiaste de notre corpus :

Hérodote refait avec moi le voyage de la Scythie vingt-deux siècles après y avoir été en personne, dans cet intervalle de temps cent peuples différents y ont habité, les ruines de leur Villes couvrent le désert. Mais on ne sait plus le nom de ces villes. Cent Rois, mille guerriers fameux ont semé les plaines de leurs sépulcres, mais on ne sait plus les noms de ces Rois et de ces guerriers. Cependant Hérodote existe encore tout entier. Il me parle dans sa langue, je pèse chacune de ses paroles, je crains d'en perdre une seule, et je l'entends avec plus de plaisir que je n'en trouve dans la conversation de bien des vivants. Bénissons donc l'étude de l'Histoire, et les historiens qui nous ont légué de pareilles jouissances. (*Œuvres*, II, p. 35)

Hérodote *existe encore tout entier* après *vingt-deux siècles* ; il ne faut pas être grand clerc en psychologie pour deviner que ce compagnon de voyage est aussi un double idéal et que Potocki s'émerveille d'une survie qu'il escompte secrètement pour ses propres œuvres. Il aurait été évidemment indécent de le dire en toutes lettres ; le comte Jean ajoute au moins une note personnelle en soulignant, plutôt que les mérites objectifs du « père de l'histoire », le *plaisir* infini que lui-même *trouve dans sa conversation*. Et on peut penser qu'à *bénir* finalement au pluriel *les historiens* qui *lèguent* tant de *jouissances*, Potocki

9] S'y ajoutait sans doute le plaisir d'un rapprochement inattendu : à aligner sa trouvaille sur le tableau bien connu de Poussin, le voyageur félicite un Ancien d'égalier un Moderne. Les comparaisons flatteuses étaient plus courantes en sens inverse...

10] Voir p. ex. *Œuvres*, II, p. 15, 17, 22, 58, 71, 93, 119 et 151. Pour une vue globale de l'intérêt de Potocki pour le *Livre IV*, voir M. Niewójt, « Potocki et Hérodote », in : É. Klene (éd.), *Jean Potocki à nouveau*, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 9-26.

se donne un peu plus le droit d'espérer rejoindre si belle compagnie... Il a pu trouver aussi certain plaisir à constater que la gloire immortelle d'Hérodote éclipsait *cent rois* ou *mille guerriers* qui avaient dû avoir leur heure de célébrité, mais dont il ne restait que des *sépulcres* devenus parfaitement anonymes : les recherches savantes autour du Caucase sont aussi un succédané du grand rôle politique que Jean Potocki n'avait pas réussi à jouer dans sa patrie polonaise.

Il lui arrive d'ailleurs d'espérer que son repli de savant le protégera durablement de son présent tourmenté ; et de se dire alors qu'à en devenir la victime, il rejoindrait une belle mort antique :

Les gens passionnés pour l'étude sont tous plus ou moins comme Archimède, que le soldat de Metellus pouvait tuer et non distraire et je bénis l'heureuse abstraction qui me donne quelques plaisirs isolés et paisibles au milieu de l'affreux chaos où notre siècle est plongé. (*Œuvres*, II, p. 191)

Archimède était connu pour sa distraction proverbiale ; le comte Jean se félicite, en ses temps de troubles, de la partager¹¹.

Peut-on conclure ? La mémoire gréco-latine de nos récits de voyage ne pouvait se prêter qu'à un inventaire des plus louvoyants : elle est le fait d'un familier des Anciens, qui les cite de mémoire et s'en souvient dans les occasions les plus diverses. On retiendra toujours que ce souvenir toujours proche ne commande aucune docilité et reste, dans ce sens-là, foncièrement distant : le voyageur ne se reconnaît ni dans la science ni dans la politique des Anciens, et estime que la perfection de leurs arts est due au moins autant aux opportunités du gymnase qu'à un quelconque génie inné.

Un bon siècle et demi avant André Bonnard, Potocki estime déjà qu'*il n'y a pas de miracle grec*¹². Il consent, tout au plus, à admirer sans réserve quelques grands Anciens quand il peut s'appropriier à certain degré leur auréole traditionnelle. C'est cela aussi, être Moderne.

11] On pourrait citer encore la curieuse comparaison avec laquelle Potocki, qui avait médité longuement sa « grande carte de la Scythie pour l'intelligence du *IVe Livre* d'Hérodote » (*Œuvres*, II, p. 71) avant de la mettre enfin sur le papier, rapproche cette longue gestation d'un célèbre prodige mythologique : « un an et demi je l'ai portée dans mon cerveau, comme Jupiter portait Minerve, et enfin elle en est sortie plus évidente que je n'avais osé l'espérer » (*Œuvres*, II, p. 73). Formule cette fois assez rapide et qui, à se prolonger tant soit peu, risquerait fort de devenir ridicule ; le comte Jean semble toujours ne mettre aucune ironie à grandir ainsi sa réussite.

12] André Bonnard, *Civilisation grecque. De l'Iliade au Parthénon*, Lausanne, Complexe, 1996, p. 29.

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnard, André, *Civilisation grecque. De l'Iliade au Parthénon*, Lausanne, Complexe, 1996.
- Klene, Émilie, *Jean Potocki. L'homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016.
- Niewójt, Monika, « Potocki et Hérodote », in : *Jean Potocki à nouveau*, études réunies et présentées par Émilie Klene, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 9-26.
- Rosset, François & Triaire, Dominique, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004.
- Sartre, Maurice, *Histoires grecques*, Paris, Seuil, 2006.